

A person in a dark jacket is walking away from the camera down a path in a misty, dark forest. Tall, thin trees line the path, and the air is filled with a soft, grey mist. The overall mood is mysterious and somber.

JIMMY

SÉBASTIEN M.

Jimmy

Sébastien M.

© Jimmy, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4156-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NOA

Noa Mayenk ignorait encore qu'il n'allait pas pouvoir rentrer chez lui en cette glaciale nuit d'automne. Il s'apprêtait à quitter la maison de Cédric, un camarade de lycée entamant lui aussi sa dernière année avant le grand plongeon dans les eaux pernicieuses de l'enseignement supérieur.

Afin de célébrer ce tournant, leur classe au complet avait établi un planning de festivités s'étalant jusqu'à la date fatidique du baccalauréat. Cédric, bedonnant et le regard hésitant, s'était porté volontaire pour organiser la première soirée d'une longue liste. Celle-ci s'était déroulée sans encombre, à l'exception d'un vase cassé, d'une camarade qui avait vomi sur le lit parental et de quelques chutes dans l'escalier. Cédric avait géré ça comme il avait pu, tandis que Sébastien s'était tenu dans un coin, hilare.

Il était trois heures du matin et la soirée touchait à sa fin. Le groupe de jeunes s'était réuni sur le perron qui donnait sur un terrain dont la terre hostile et froide recrachait des touffes d'herbes ruisselantes. Les voitures des invités y étaient accostées en attente de leurs propriétaires. Aucun d'eux n'avait vraiment l'âge légal de conduire, mais ils s'en moquaient bien.

L'imposante demeure en pierre tachait les ténèbres des lueurs criardes de son rez-de-chaussée. À l'étage, une immense baie vitrée surplombait le spectacle de la nature capricieuse. Une sortie de toit émergeait en douce, abritant un conduit à cheminée très utile dans la ville de ***, où les hivers étaient réputés comme étant les plus rigoureux du pays.

En sortant de la maison, un froid écrasant avait pétrifié le jeune homme. Une bruine sournoise s'agitait autour de lui et s'insinuait dans l'entrebâillement formé par le col de son manteau, hérissant les poils étalés avec parcimonie sur son corps charmant. Ses cheveux châtain clair, imbibés de gouttelettes crachées par un ciel lourd, encadraient un visage qui faisait l'unanimité chez la gent féminine du lycée. Ses yeux marron, surmontés d'un front aux proportions parfaites, inspiraient une profonde bienveillance qui mettait à l'aise chacun de ses interlocuteurs. Son physique était devenu plus imposant au fil des années : ses épaules s'étaient élargies, ses bras affichaient des biceps taillés dans une pierre lisse et les muscles de ses jambes se découpaient au fil de son pas assuré.

Un nouveau courant d'air vint frôler son cou. Noa se raidit soudainement.

L'idée d'affronter les cinq kilomètres de marche qui le séparaient de sa maison l'avait sonné. L'alcool poursuivait sa course folle dans les canaux de son système vasculaire et sa vision tanguait sensiblement, lui donnant l'impression d'une réalité divisée en deux. Il tâtonna de sa main droite jusqu'à trouver appui sur l'encadrement en bois du perron usé par le froid et l'humidité.

« Allez, tu ne vas pas marcher par un froid comme ça, on te ramène ! », avait lancé Guillaume, un ami dont le timbre de voix, alternant des sonorités graves et aiguës, laissait imaginer la quantité d'alcool qu'il avait ingérée.

Noa avait gentiment refusé sa proposition, espérant rentrer chez lui en un seul morceau. Certains rentraient en voiture sans permis de conduire, d'autres avaient la chance d'arracher leurs parents aux bras de Morphée. Les parents de Noa, eux, avaient travaillé toute la semaine et lui avaient fait comprendre qu'il pouvait dormir chez Cédric. Mais il n'était pas le plus fervent admirateur de son camarade et préféra rentrer à pied. Quelque chose chez lui le rendait méfiant : une sensation d'incompréhension face à son humour, d'étrangeté dans sa manière de se mouvoir et de parler. Il le tolérait, car ses amis l'appréciaient, mais il préférait garder ses distances de la manière la plus courtoise possible. Ses invitations pour jouer aux jeux vidéo, regarder un film ou fumer un joint avaient essuyé de nombreux échecs. Cédric, avec ses cheveux raides plaqués sur le crâne, son rire idiot et ses allures de garçon emprunté, le rebutait. Mais ce soir-là, il avait répondu présent car Émilie était là.

La bruine se transformait en pluie glaciale. Une odeur métallique annonçait l'arrivée de la neige. Noa pouvait la reconnaître entre mille. Mais avant de partir, il chercha Émilie du regard. C'est alors qu'il sentit une légère pression s'exercer sur son bras. C'était elle, derrière lui, bouteille à la main, regard bleuté légèrement troublé par l'ivresse et la malice.

Elle l'invita à prendre une dernière rasade.

Il s'exécuta sans hésiter.

La jeune fille souriait, son nez retroussé soulignant un visage angélique. Ce dernier éveillait chez Noa une sensation de légèreté et de chaleur. Tout se suspendit. Les autres étaient présents, mais si lointains qu'il les entendait à peine.

À travers le brouillard éthylique, il la discernait clairement. Ses cheveux blond

doré, désordonnés en raison d'un vent de plus en plus violent, tombaient sur ses frêles épaules. Elle avait un an de moins que lui, mais paraissait aussi mûre que les filles de son âge. La dépassant d'une tête, il plongeait dans son regard et sentit une excitation tremblante traverser son corps.

Il avait enfin réussi à lui parler après des mois d'hésitations et de regards volés dans la cour du lycée.

— Prends-en une dernière pour la route, lança-t-elle, toujours avec son air malicieux.

Il opina du chef et prit une lampée. Son visage s'empourpra immédiatement. Émilie l'observait d'un air moqueur. Elle allait être raccompagnée par une amie dans une voiture bondée. Comme ils habitaient tous à l'opposé de chez lui, il n'essaya pas de les rejoindre.

— Tiens, dit-elle en tendant un bout de papier froissé sur lequel était gribouillé son numéro de téléphone. Si ça t'intéresse toujours qu'on aille voir un film ensemble...

Un sourire franc et jovial se dessina sur son visage engourdi par le froid.

— Bien sûr que ça m'intéresse !

Elle sourit, et lui se sentit voler, le cœur rempli d'une joie romanesque.

Il voulut l'embrasser, mais s'en révéla incapable. Son corps refusait. Il allait le regretter.

Elle le salua et s'en alla rejoindre ses amies qui étaient montées dans l'unique voiture qui les ramènerait chez elles.

Cédric proposa au jeune homme de dormir chez lui, mais il déclina l'offre, prétextant la visite d'un parent proche qui allait arriver très tôt le matin. Son camarade n'insista pas et alla remercier ses autres invités tout en hurlant quelques insanités au passage. Noa salua lui aussi ses autres camarades et fourra le numéro de téléphone d'Émilie dans une poche imperméable si minuscule que seul un ouragan dévastateur aurait pu l'en débusquer.

Il descendit les escaliers du perron et traversa le terrain en direction d'un chemin de terre protégé par de longues rangées de buissons touffus et d'immenses peupliers. Il gardait dans ses poches un téléphone portable,

un lecteur MP3 ainsi qu'un canif avec un manche en hêtre verni, juste au cas où. Il avait oublié ses gants et son écharpe chez Cédric, mais lui avait subtilisé son parapluie avec l'intention de le lui rendre.

La pluie s'était alors abattue d'un seul coup, encouragée par des bourrasques qui gagnaient en puissance. Des tentacules glacés fouettèrent le visage de Noa, dont l'état d'ébriété n'aidait guère la progression. Il manqua de chuter plusieurs fois. La main gauche clouée au fond de sa poche, l'autre s'agrippant péniblement au parapluie, il s'enfonça sur le chemin de terre. Des feuilles de peupliers tapissaient le sol d'une palette de couleurs insondables. Aucun lampadaire n'éclairait sa route et les pâles rayons de la lune étaient en partie bloqués par une couverture de nuages épais. Les troncs d'arbres qui l'entouraient étaient noyés par la noirceur mystique de la nuit. C'était comme si elle savait qu'un spectacle inattendu allait se produire.

Le vent se faufilait entre les branches nues, émettant un sifflement aigu et entêtant. Malgré la difficulté à marcher dans un tel déluge, Noa envoya à Émilie un message déclarant son impatience à l'idée de la revoir. Il avait retenu son numéro en un regard, mais s'assura tout de même que le papier était toujours dans sa poche.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que la jeune fille ne lui réponde. Elle lui proposait de se voir très vite. Un sourire se figea sur ses lèvres ; sourire qu'il crut ne jamais pouvoir effacer, tant cette fille lui donnait du baume au cœur.

Noa poursuivit son avancée, tandis qu'Émilie trotta toujours dans ses pensées. Le vent bruissait entre les feuilles abandonnées au sol, les faisant virevolter dans un ballet improvisé. Face à lui, il crut apercevoir les buissons remuer lentement, comme manipulés par une main invisible. Noa les observa, interloqué. Il savait pertinemment que le vent d'automne ne soufflait pas dans un sens unique ; il était son propre chef et entendait bien prendre les directions qui lui plaisaient.

Le jeune homme reprit alors son chemin.

Des rafales de vent gorgées d'eau rendaient quasi inutile l'usage de son parapluie et il l'abandonna entre deux touffes d'herbes. Son cou supportait difficilement le contact de la pluie gelée, tandis que ses mains étaient paralysées

par le froid. Il se sentit bien seul tout à coup en rentrant ainsi chez lui par ses propres moyens. La solitude était un sentiment qu'il craignait autant que le détartrage annuel imposé par ses parents. Et même si ce n'était pas la première fois qu'il empruntait le chemin de terre, ce retour en pleine nuit lui laissait un goût amer.

La dernière fois qu'il avait ressenti cela, c'était lorsqu'il avait dû se rendre chez sa petite amie de l'époque dont les parents s'étaient absentés pour une semaine. Une intuition l'avait alors exhorté à retourner chez lui. Une intuition ou la peur du premier rapport charnel, il n'avait jamais vraiment osé se l'avouer. En arrivant à son domicile, il avait retrouvé son père allongé au milieu du salon. Une mousse blanchâtre, semblable à l'écume des vagues, s'était échappée de sa bouche, menaçant de l'étouffer. De violentes secousses avaient tordu son corps, tandis qu'un son rauque et effroyable s'était arraché de sa gorge. Il n'avait jamais vraiment su ce qui s'était passé. Sa mère le lui avait expliqué, mais la terreur et le désarmement l'avaient empêché d'écouter. Son père avait dû passer un scanner cérébral de contrôle. Les résultats étaient revenus négatifs, laissant la famille dans l'attente d'une possible récurrence aussi terrifiante que la crise initiale. Heureusement, son père ne manifesta plus aucun symptôme de cette crise passagère, dont il ne parla plus. Ce goût âpre d'un avenir menaçant s'était dissipé. Jusqu'à aujourd'hui.

De nouveau, il aperçut un des buissons sur sa gauche s'agiter de manière suspecte. Il ralentit le pas, se rapprochant délicatement des feuillages tout en poursuivant son chemin.

Deux yeux noirs se figèrent sur lui.

Un rictus démoniaque se dessina dans l'ombre, le faisant tressaillir violemment. Alerté par le sifflement du vent entre les branches des peupliers, il jeta un œil sur sa droite, puis regarda de nouveau dans le buisson : seules les ténèbres y régnaient. Il mit ces hallucinations passagères sur le compte d'un excès d'alcool ; en consommer de fortes doses lors de soirées entre amis était une habitude, mais jamais de telles images ne lui étaient apparues si clairement. Un martèlement incessant semblait fissurer sa boîte crânienne depuis son départ de la maison. Autour de lui, tout devenait flou. La pluie déferlait, drue, inépuisable. Une envie de vomir comprima son estomac, comme si une main d'acier l'agrippait en le tordant. Noa s'arrêta, pantelant. Il joignit ses mains sur son ventre et se pencha en avant, incapable d'avancer. Ce n'était pas normal. Il

n'avait jamais ressenti ça auparavant. Une peur sourde grimpa le long de sa colonne vertébrale. Il patienta quelques secondes et prit une grande inspiration. Il se redressa lentement, les mains toujours sur le ventre, les paupières écrasées par les trombes d'eau qui se déversaient sur toute la région.

C'est alors qu'il sentit une présence derrière lui, grande, menaçante et déterminée. Avant d'avoir le temps d'attraper le canif dans sa poche de jean et de se retourner, un choc rapide et assourdissant vint le pétrifier. Un liquide chaud et épais s'écoula le long de sa nuque. Il la toucha instinctivement du bout des doigts et vit une substance rouge les recouvrir. Une fulgurante douleur vint se briser sur lui telle une vague puissante contre un amas de rochers. Noa s'effondra à terre, sa dernière image étant celle du sentier qui s'étendait à perte de vue.

La sensation de se noyer au fond d'un lac sans surface le fit se réveiller en sursaut. Ses yeux injectés de sang s'écarquillèrent. Une douleur inextinguible lacérait la face antérieure de son crâne, y marquant sa trace au fer rouge. Il tourna la tête sur le côté droit, puis le côté gauche. Ses esprits revinrent peu à peu, renflouant ses pensées d'angoisses métastatiques. Il se trouvait allongé sur un fauteuil dentaire rembourré, couleur crème, avec un repose-tête à deux articulations. Le tout était parfaitement adapté à sa morphologie. Un tissu recouvrait l'arrière de son crâne. Il voulut le toucher, mais ses tentatives de mouvements furent rapidement avortées. Ses bras et jambes étaient maintenus par quatre sangles de cuir marron vulgairement cousues au fauteuil. On aurait dit des pièces rajoutées dont la couleur et la position dépareillaient avec un ensemble harmonieux. Il pouvait uniquement bouger la tête, mais préféra s'abstenir, une brique de plomb pesant sur sa boîte crânienne.

La douleur sinieuse le fit à nouveau grimacer, étendant son venin le long de ses membres captifs. Il essaya de dégager ses poignets des étaux de cuir qui les lacéraient, mais abandonna très vite, épuisé. Il promena alors son regard autour de lui. La pièce était de la taille d'une chambre à coucher. Le plafond était d'un blanc épuré nauséux avec, en son centre, une lampe de plafond industrielle qui éclairait l'ensemble d'une lueur jaunâtre. Allongé dans une position qui ne lui